

rentes facettes de la pluralité religieuse, analysant avec précision des exemples très divers et démentant bien des idées reçues, ce que souligne John Wollfe en présentant (p. xxiii-xxiv) la dernière contribution, due à Mona SIDDIQUI, sur les rapports entre chrétiens et musulmans, étudiés dans la longue durée.

Jean EL GAMMAL

CRULH – Université de Lorraine

Herman H. SCHWEDT. *Die römische Inquisition. Kardinäle und Konsuloren 1601 bis 1700*. (Römische Quartalschrift Supplementband, 64). Freiburg, Herder Verlag, 2017. 24 × 16 cm, 704 p. € 110. ISBN 978-3-451-34867-9.

Durant près de quarante ans, avant même l'ouverture officielle aux chercheurs, en 1998, des archives de la congrégation pour la Doctrine de la foi (ACDF), Herman Schwedt a travaillé infatigablement, à partir des sources primaires, à la prosopographie de l'ancienne congrégation du St-Office. Ses résultats ont d'abord été intégrés dans la série *Römische Inquisition und Indexkongregation. Grundlagenforschung* dirigée par Hubert Wolf à l'université de Münster¹. H. S. a ensuite publié seul sa prosopographie du 16^e s. (*Die Anfänge der Römischen Inquisition. Kardinäle und Konsuloren, 1542 bis 1600*, Fribourg en Br., 2013): voici désormais, dans la même collection, le 17^e s., dernier pan du grand édifice.

De cet ouvrage, il est deux lectures possibles. On pourra l'utiliser ponctuellement, en étudiant une affaire particulière, pour identifier les théologiens chargés des rapports. Pour mesurer tout ce que chaque notice, derrière la sobre rigueur de sa présentation, représente de temps et de ténacité, il faut s'être livré soi-même à ce travail ingrat. Dès avant la publication de sa *Prosopographie*, la générosité de H. S. en avait du reste fait l'ultime recours de bien des chercheurs — leenseur est du nombre. On pourra regretter, sans doute, que l'A., travaillant désormais sans collaborateurs, ait dû s'en tenir, cette fois, au personnel du St-Office sans pouvoir couvrir aussi l'Index, comme il l'avait fait pour les 18^e et 19^e s. — la lacune est moindre qu'il n'y paraît, puisque bon nombre de consultants de l'Index étaient en même temps qualificateurs ou consultants de l'Inquisition. S'agissant en tout cas de cette dernière, on retrouve dans ce nouveau volume toutes les qualités qui avaient fait des précédents d'irremplaçables instruments de travail.

Au fur et à mesure de ses propres recherches, l'historien de la censure romaine ne manquera pas d'annoter son exemplaire personnel.

¹ H. H. SCHWEDT, avec la collab. de T. LAGATZ, *Prosopographie von Römischer Inquisition und Indexkongregation 1814-1917*, 2 vol., Paderborn, 2005; *id.*, avec la collab. de J. HASECKER, D. HÖINK et J. SCHEPERS, *Prosopographie von Römischer Inquisition und Indexkongregation 1701-1813*, 2 vol., Paderborn, 2010.

Ce faisant, outre des coquilles un peu trop nombreuses, il pourra relever quelques lapsus ou imprécisions. Ainsi, c'est l'abbé Bossuet, et non son oncle l'évêque de Meaux (p. 154-155), qui écrit de Rome en 1698 à propos du P. Cambolas. Le futur cardinal Giovanni Bona n'était parent ni du pape Alexandre VII ni du secrétaire de l'Index, Giacinto Libelli (p. 341) : la parenté mentionnée par les sources était entre Alexandre VII et Libelli (voir [Francesco da S. Bernardo], «Notitie per la vita del S. C. Bona», BAV, ms. Vat. lat. 7438, f° 124^v). Ce ne fut pas au profit de Niccolò Riccardi (p. 476), *il Padre Mostro*, mais de Niccolò Ridolfi, le futur maître général de l'ordre dominicain, que Giacinto Petroni dut quitter ses fonctions de Maître du Sacré Palais en 1622 — et il faut évidemment lire «Gregor XV.» au lieu de «Gregor XIII.» (voir D. A. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, t. VI, Paris, 1913, p. 291-292; U. DOVERE, *Un vescovo di Molfetta inquisitore del regno di Napoli: Mons. Giacinto Petronio († 1647)*, dans L. M. DE PALMA éd., *Uomini e vicende della Chiesa di Molfetta* [Quaderni dell'Archivio Diocesano di Molfetta, 8], Molfetta, 1985, p. 60-63). Le maître général Antonio de Monroy ne rédigea pas de *votum* sur l'*Histoire ecclésiastique* du P. Noël Alexandre (p. 417) : il transmet au St-Office copie de la lettre de reproches qu'il avait adressée à l'auteur (et la date est le 31 août 1683, non 1685 : voir ACDF, SAINT-OFFICE, *Censura Librorum 1686-1687*, n° 18, f° 247^r; J.-L. QUANTIN, *La censure romaine et la crise gallicane : les condamnations de livres dans le conflit entre Louis XIV et Innocent XI*, dans *Innocenzo XI Odescalchi. Papa, politico, committente*, Rome, 2014, p. 86-87). En d'autres temps, un ouvrage de cette importance, et dans une collection aussi prestigieuse, n'aurait pas manqué d'un bon relecteur.

La seule lacune qui mérite d'être signalée concerne la succession des assesseurs du St-Office. Dans sa liste (p. 652), H. S. place la fin des fonctions d'Alessandro Vittrice au 20 septembre 1632, date de sa nomination comme évêque d'Alatri, et lui donne comme successeur, à partir du 26 janvier 1633, Pietro Paolo Febei. Les spécialistes de Galilée, qui ont étudié la Congrégation de très près pour cette période, ont pourtant relevé depuis longtemps que Vittrice avait été remplacé dès juillet 1632, dans le contexte du conflit entre Urbain VIII et le parti espagnol, par «un produit du système clientéliste des Barberini, Alessandro Boccabella», désigné dans les procès-verbaux des 13 et 22 juillet 1632 comme *Vice-Assessor*, prenant les notes de la séance (l'extrême dégradation du papier ne permet pas de voir ce qu'il en fut à la séance du 7 juillet), puis comme *Assessor* à partir du 28 juillet et jusqu'à la nomination de Febei ; les contemporains lui donnaient aussi ce titre (voir ACDF, *Decreta Sancti Officii 1632*, f°s 107^r, 113^r, 115^r; *Le Opere di Galileo Galilei. Edizione nazionale*, dir. A. FAVARO, 20 vol., Florence, 1890-1909, t. XV, p. 40, t. XIX, p. 279-282, t. XX, p. 393; FR. BERETTA, *Urbain VIII Barberini protagoniste de la condamnation de Galilée*, dans J. MONTESINOS et C. SOLÍS éd., *Largo campo di filosofare: Eurosymposium Galileo 2001*, La Orotava, 2001,

p. 566). H. S. ne mentionne pas cet intérim, y compris dans la notice de Boccabella (p. 106-107), certainement parce qu'il ne fut jamais formalisé et qu'on ne trouve pas trace dans les archives d'une nomination et d'une prestation de serment: l'omission n'en surprend pas moins le lecteur.

Mais l'ouvrage appelle et mérite mieux qu'une utilisation ponctuelle. Lu d'un bout à l'autre, il constitue une contribution capitale à l'histoire institutionnelle, sociale et même culturelle de la papauté moderne. Au fur et à mesure des notices, au-delà des accidents individuels, révélateurs des jeux de pouvoir (outre les cas de Vittrice et de Petroni ou celui, bien connu, de Raimondo Capizucchi, p. 167, citons celui du dominicain Angelo Giuliani, p. 293-294, privé de son titre de qualificateur en raison de *sinistre informazioni* et que les efforts du maître général Antonin Cloche échouent à faire rétablir en 1695-1697), se dégagent des modèles de carrières. Les mécanismes du patronage, la logique des parcours à l'intérieur des ordres religieux, le rôle des liens de famille se laissent saisir. Trois Filonardi, l'oncle et ses deux neveux, se succédèrent comme assesseurs entre 1597 et 1624, à la faveur d'un statut de coadjuteur disparu par la suite (p. 259-262). On voit même, dans le cas de séculiers entrés dans les ordres après avoir été mariés, des liens de père à fils: Francesco Albizzi est le plus connu (il est assesseur du St-Office quand son fils Vincenzo est nommé sommistre de la congrégation en 1641, mais non consulteur, p. 43, «car il serait contre le style du St-Office que le père et le fils puissent voter tous les deux»), mais l'assesseur Febbei recruta aussi un de ses fils comme auditeur, et un autre devint plus tard consulteur (p. 249-250). La représentation des différents ordres religieux dans le personnel de la Congrégation, qui y recouvrait largement le rapport de force doctrinal, peut enfin être étudiée sur des bases sûres. Un ancien biographe de l'abbé cistercien Ilarione Rancati prétend que celui-ci fut, en 1629, le premier religieux à être promu consulteur en dehors des dominicains et des franciscains conventuels (A. FUMAGALLI, *Vita del P. D. Ilarione Rancati*, Brescia, 1762, p. 27-28) — le recenseur avait cru naguère pouvoir reprendre cette affirmation. En réalité, sans parler des exemples qu'on trouve dès le 16^e s., ç'avait déjà été le cas en 1622, grâce au patronage de Grégoire XV, du servite Baldassare Bolognetti (p. 109).

S'agissant des cardinaux, H. S. avait noté dans son précédent volume (*Die Anfänge der Römischen Inquisition*, p. 11) une différence entre le 16^e s., où un nouveau cardinal, tel Michele Ghislieri, le futur Pie V, pouvait être nommé membre du St-Office en même temps qu'il recevait son titre ou aussitôt après, et la pratique, aux 17^e et 18^e s., de ne nommer à la congrégation de l'Inquisition que «des cardinaux qui avaient déjà fait leurs preuves et avaient acquis une expérience dans le Sacré Collège». Si c'était effectivement là l'usage habituel, une lecture attentive de la *Prosopographie* du 17^e s. livre encore plusieurs cas de nouveaux cardinaux nommés au St-Office presque immédiatement. Il s'agit d'anciens fonctionnaires de la Congrégation, à

qui leur activité au sein de celle-ci avait valu le chapeau et qui y demeureraient en fait en changeant de statut: l'ancien assesseur Albizzi, l'ancien commissaire Desiderio Scaglia (p. 544), l'ancien commissaire puis Maître du Sacré Palais Vincenzo Maculani (p. 363), Lorenzo Brancati di Lauria, qualificateur puis consultant pendant un quart de siècle, créé cardinal le 1^{er} septembre 1681, nommé membre du St-Office dès le 22 (p. 141)... On peut vraiment parler ici de carrières inquisitoriales.

En dernière analyse, on ne saurait s'en tenir à la *Prosopographie* du 17^e s. Il faut prendre en compte la série complète de H. S., soit six volumes qui fournissent des informations sûres sur environ 3000 personnes, de 1542 à 1917. Quand bien même il ne s'agirait pas du St-Office, c.-à-d. d'un organe essentiel de l'Église moderne et contemporaine, l'apport historiographique serait de toute façon considérable: aucune autre institution, ni ecclésiastique ni civile, n'a donné lieu à une prosopographie aussi ample et aussi fouillée. Si l'on considère que ce monument est, pour l'essentiel, le fruit du soin et de la persévérance d'un homme seul, on est saisi d'admiration.

Jean-Louis QUANTIN

Adrian GREEN. *Building for England. John Cosin's Architecture in Renaissance Durham and Cambridge*. (Durham Medieval and Renaissance Monographs and Essays, 4). Toronto, PIMS, 2016. 23,5 × 16 cm, xvii-151 p., 14 ill. nb et 12 ill. coul. USD 80. ISBN 978-0-88844-863-7.

C'est un petit ouvrage fort bien renseigné et illustré qu'offre A. G. sur ce personnage essentiel qu'est John Cosin (1595-1672), figure de l'arminianisme et de la *High Church* dans l'Angleterre du 17^e s., et tout particulièrement sur son rôle dans les réalisations architecturales de Durham et Cambridge.

Chapelain de l'évêque de Durham Neile puis membre du chapitre cathédral, recteur d'une paroisse puis archidiacre dans le diocèse de Durham, *master* du collège de Perterhouse puis vice-chancelier de l'Université de Cambridge, John Cosin, qui est issu de l'élite sociale du Norfolk et avait commencé sa carrière comme secrétaire de l'évêque de Lichfield Overall, profite de son ascension progressive dans la hiérarchie ecclésiastique pour, dès les années 1620, faire entreprendre un certain nombre de travaux. Il appartient à la mouvance dite parfois formaliste qui, derrière William Laud, entend revenir sur les choix du protestantisme élisabéthain et contrer l'aspiration à la simplicité manifestée par les puritains. Dans sa paroisse, Cosin fait construire un porche pour mieux monumentaliser l'entrée dans l'église et donc marquer nettement la coupure entre le monde profane et l'espace sacré. L'on note aussi l'installation de vitraux, celle d'anges sculptés, ainsi qu'un usage délibéré de la décoration, en particulier par le biais de la sculpture sur bois, sans oublier l'attachement au jubé et à la balustrade de communion, tous éléments qui